

L'amour de soi

Dans un petit livre fort original, paru il y a près de vingt ans ⁽¹⁾, une enfant cachée de la Shoah, dont la famille était originaire de Lituanie, racontait comment, après la chute du mur de Berlin, elle décida de gagner la terre de ses aïeux afin d'y retrouver les traces des siens et de reconstituer ainsi, pièce après pièce, la mosaïque de sa mémoire familiale. C'est le même projet qui est en œuvre dans cet ouvrage de Michèle Sarde, à ceci près que la mémoire n'y n'a pas été empêchée par la barrière physique du Mur mais par celle du silence et même du mensonge, puisque la mère de l'auteure a volontairement cherché à camoufler les origines juives de sa fille en la baptisant dans la religion catholique et en la présentant, après guerre, comme une Bretonne « pure souche », au motif qu'elle était née en Ille-et-Vilaine. L'ouvrage est donc l'histoire minutieusement reconstituée – ou mieux encore, « révélée » – d'une famille sépharade, depuis son existence à Salonique avant 1914 jusqu'aux tribulations qu'elle vécut en France pendant la Seconde Guerre mondiale en passant par son installation à Paris au début des années 1920. Même s'il se présente sous la forme du « roman » pour interdire tout jugement péremptoire – car que sait-on jamais de la vérité profonde des êtres ? –, l'ouvrage cherche principalement à dessiner le portrait moral de la mère qui fut élève au lycée Victor-Duruy dans l'entre-deux-guerres, où elle eut pour condisciple la petite-fille du capitaine Dreyfus et pour professeure d'histoire une certaine M^{lle} Maurel qui soutenait sans états d'âme devant les deux jeunes filles, avec toute l'autorité dont peut faire preuve, face à des adolescents, un professeur compétent et convaincu, que le grand-père de la première avait été évidemment coupable... Puis ce fut la guerre et la fuite dans une France sous la botte où la condition juive ne pouvait être vécue

que comme une malédiction. On connaît des romans d'apprentissage moins cruels... Mais si l'ouvrage se veut l'histoire « objective » d'une famille et d'une femme, il est aussi en transparence l'histoire d'une relation mère / fille, faite à la fois d'amour – comme l'illustre la magnifique photo de la maman qui orne la page de couverture – et de ressentiment, comme le montre tout autant l'épisode final de la communion manquée. Car au bout du compte, la cruauté domine tout l'ouvrage : cruauté de l'histoire à l'égard d'une famille qui fut durement touchée par la guerre et la Shoah ; cruauté des « gens d'ici » à l'égard des « étrangers », le « bon Français » de l'après-guerre qui occupait l'appartement de la famille apparaissant à peine plus glorieux qu'une M^{lle} Maurel qui finit son parcours dans les mouvements collaborationnistes ; rapports mère / fille, la mère ayant, comme c'est souvent le cas, imposé sa volonté à sa fille dans le passé, et la fille racontant sa mère dans le présent. Mais si la cruauté est présente presque à chaque page, le livre se lit avant

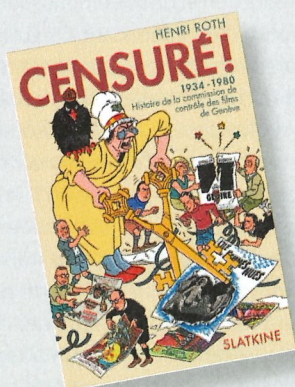
(...) Au bout du compte, la cruauté domine tout l'ouvrage : cruauté de l'histoire à l'égard d'une famille qui fut durement touchée par la guerre et la Shoah ; cruauté des « gens d'ici » à l'égard des « étrangers » (...)

tout comme le récit d'une réappropriation et d'une réconciliation : réappropriation par l'auteure de son histoire familiale et, à travers elle, de son identité profonde ; réconciliation de l'auteure avec sa mère, l'amour, ou l'estime de soi, qui en découle, faisant sauter la chape de plomb du silence et conduisant – on peut l'imaginer – à l'amour des autres. Un livre sobre et douloureux qui montre à quel point toute vie est conditionnée par son enfance.

(1) Odile Suganas, *Mosaïque ou reconstitution d'une mémoire*, Éditions Graphein, 2000.



Michèle Sarde, *Revenir du silence*, Éditions Julliard, 2016, 408 pages, 21,50 euros.



Henri Roth, *Censuré! 1934-1980, Histoire de la commission de contrôle des films de Genève*, Éditions Slatkine, 2016.

Retour aux « Mesdemoiselles Maurel »

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, Genève disposait du plus grand nombre de places de cinémas en Suisse après Lausanne. Le canton disposait aussi de la commission de censure la plus dure et la plus bête du pays puisque celle-ci alla jusqu'à interdire *Laurel et Hardy conscrits* au motif que le film tournait en dérision l'armée d'un pays voisin, la France, en l'occurrence (*Laurel et Hardy* s'étaient engagés dans la Légion étrangère!). À la tête de cette si sourcilieuse commission, il y avait un conservateur bon teint qui détestait les communistes et un abbé, très à cheval sur la

morale, qui détestait les Juifs. L'auteur, qui a le sens de la litote, ne nous dit pas grand chose de plus sur l'antisémitisme de l'abbé, sinon qu'il dû démissionner de la commission en décembre 1945 dans la foulée de son renvoi du journal où il écrivait, en raison de « son manque total de compassion à l'égard des Juifs durant la guerre et [de] ses affinités avec les collaborationnistes français ». Les temps avaient changé et les « M^{lles} Maurel » ⁽¹⁾ retournaient à la nuit d'où elles sortaient. Mais ont-elles vraiment disparu, et sont-elles si loin de nous aujourd'hui ?

(1) Voir article précédent